

André Gide
&
Armand Guibert

Nous reproduisons ici deux textes qui n'avaient jamais été réimprimés depuis leur publication, celui d'André Gide dans Fontaine en mars 1941 (n° 13, pp. 274-5), celui d'Armand Guibert dans Le Figaro littéraire du 18 février 1961 (p. 11).

Sur ARMAND GUIBERT (1906-1990), on pourra consulter le n° 9, janvier-juin 1992, des Carnets de l'exotisme, consacré à « Une famille de rebelles, Hommage à Armand Guibert » (souvenirs, études et inédits réunis sous la direction de Guy Dugas).

Notre « Afrique intérieure »

par

ANDRÉ GIDE

ARMAND Guibert, hier lauréat du « Prix de Carthage » pour son *Périple des îles tunisiennes*, nous entraîne à sa suite aujourd'hui dans sa *Méditation sur un timbre-poste*, petit livre qui vient de paraître à Tunis dans la naissante collection du *Monomotapa*, patrie des « vrais amis », où déjà figuraient deux livres de deux excellents poètes : les *Chants Berbères* d'Amrouche et les *Anges* de Patrice de la Tour du Pin ; et l'on a plaisir à voir s'asseoir à ce convivium ces quelques esprits valeureux qui forment dans notre Afrique du Nord une si prometteuse équipe.

Le timbre-poste qui fournit prétexte à la méditation d'Armand Guibert est à l'effigie de Henri le Navigateur, dont notre jeune auteur nous retrace la noble histoire. « L'Infant Henri naquit à Porto le mercredi des cendres de l'an 1393 », nous apprend-il. Du récit de sa vie, Guibert sait tirer des enseignements très profitables, non tant en historien qu'en poète et en sage, et nous le sentons, au cours du livre, tout frémissant des mêmes passions qui gonflent le grand cœur de son héros, se plaisant à reconnaître en lui « le véritable chef de la Première Internationale, celle de la Découverte, le patron de "nous tous" qui cherchons laborieusement à concilier le respect des frontières et la compréhension universelle ».

(Et comment, en lisant cette phrase, ne me sentirais-je pas englobé de plein assentiment dans ce « nous tous » ?) Armand Guibert ajoute aussitôt : « En vérité, son universalisme lui vaut des titres à notre admira-

tion, mais ce n'est pas tant par là qu'il précède son temps, que par un trait parfaitement nouveau (?) : la curiosité, cette passion révolutionnaire. Obstiné comme tous ceux dont l'impatience n'est pas foucade, mais méthode, il va contre la routine, la superstition, l'inertie ; il expérimente, dessine et fait suivre toute enquête d'une contre-enquête. Dût la descendance de Voltaire l'admettre difficilement » (je ne vois pas du tout pourquoi ?), « ce croisé de l'aventure est muni de la clef qui a ouvert la porte des temps modernes : l'esprit scientifique. »

Déjà précédemment nous lisions : « L'esprit critique, qu'il avait très aigu, lui permettait de faire le départ entre la hablerie et l'exactitude : il usait à l'insu de ses interlocuteurs (les Maures dont la langue lui était devenue bientôt familière : non seulement les notables mais les marchands venus de l'Afrique centrale, voire les esclaves qu'ils amenaient avec eux, et les juifs dont l'expérience était précieuse) d'une subtile maïeutique. Les renseignements ainsi recueillis, au cours de deux mois de séjour, sur le continent dont il occupait la pointe, devaient orienter à tout jamais les préoccupations de sa vie ultérieure. »

Et plus tard, nous apprend Guibert, l'Infant don Enrique fixe sa résidence à l'extrémité sud-ouest du Portugal, sur le promontoire de Sagres, voisin du cap Saint-Vincent. Il fait construire, en « ce belvédère de pierre », des corps de logis capables de résister à la violence des tempêtes et une sorte d'observatoire où il s'installe avec les cartes et les imparfaits instruments de travail, astrolabes et cadrans, que l'on pouvait se procurer au début du XV^e siècle. C'est là que veille ce guetteur de nuit, cet homme qui a reçu le surnom de Navigateur, encore qu'il ait fort peu navigué lui-même, mais « qui a mieux à faire que de naviguer, puisqu'il est le cerveau qui conçoit et qui organise ». Il inspire et dirige les aventureuses expéditions des explorateurs de la côte africaine : « et les caravelles partent une à une... non pas de Sagres, où la falaise est inhospitalière, mais du mouillage de Lagos, sur la côte sud de l'Algarve. Elles partent, fragiles sur la Mer ténébreuse, avec des équipages galvanisés par la foi de celui qui reste. »

Je ne fais point ici une critique de ce petit livre et ne puis jurer que soit exact le dessin qu'il trace ici d'une figure que je ne connaissais pas encore ; et ce n'est, du reste, pas elle seule qui me requiert et que j'admire, mais bien aussi tous ces navigateurs équipés et lancés par l'Infant, dont parle incidemment Guibert : Gil Eannes, Nuno Tristan, Lançarote ou Diniz Diaz qui « s'engage le premier dans l'embouchure du Sénégal et descend jusqu'au cap Vert, toujours plus au sud, toujours en quête de la route des épices » pour, comme dira Boileau :

Rapporter de Goa le poivre et le gingembre

et j'admire encore Camoens qui, un siècle plus tard, animera son épopée de ce même esprit d'aventure.

Certes, je n'ignore pas ce qui parfois se cachait, dans ces téméraires entreprises, le désir de conquête et de domination, où, lorsque la religion s'en mêlait, de propagande ; de sorte que, trop souvent, les découvertes étaient accompagnées ou suivies d'oppressions terribles, parfois sanglantes et que la vague générosité du départ cédait le pas aux intérêts les plus sordides. Il n'est sans doute pas, hélas ! de découvertes humaines dont le diable bientôt ne s'empare et que la malignité ne sache tourner à profit. Je songe à la détresse et à l'indignation de Brazza lorsqu'il put se rendre compte, lors d'un retour au Congo, que son glorieux effort, tout magnanime, avait incidemment fait le jeu des exploités... Aussi bien ne veux-je retenir de cette « vie exemplaire » que ce qu'Armand Guibert en retient lui-même et qui gonfle d'enseignement sa « méditation ». C'est lui-même qui nous invite à accorder à cette figure de l'Infant Henri une valeur plutôt symbolique, lorsqu'il parle d'une « Afrique intérieure », pendant de celle que l'Infant avait pris à cœur de découvrir ; et c'est par où son livre conseille aussi le sédentaire.

Pourquoi l'Afrique m'a-t-elle de tout temps attiré ? Sans doute en raison de tout l'inconnu qu'elle recèle. « L'Afrique apporte toujours quelque chose de rare », disait Rabelais. C'est dans la correspondance de Flaubert, qui la cite, que j'avais lu cette petite phrase (j'étais tout jeune encore), elle aiguilla ma destinée. Dès que je pus partir, c'est vers l'Afrique que me dirigea mon désir ; et sans doute ma carrière eût-elle été très différente si ce premier voyage que je fis m'avait fait connaître l'Islande et Terre-Neuve vers où m'invitait à l'accompagner un mien cousin naturaliste, Georges Pouchet, qui cinglait vers le nord en vue d'étudier les mœurs des morues et les déplacements de leurs bancs. L'attrait de l'Afrique du Nord l'emporta. Et le premier contact avec le monde musulman fut si prenant, l'incantation des oasis et du désert si ensorcelante que par la suite, d'année en année, je cédais à l'impérieux besoin de me resoumettre à leur charme.

C'est bien aussi pourquoi, vers la fin de ma vie, et durant cette année tragique, me touche si particulièrement tout ce qui vient de cette autre France, et que je souris avec tant de joie à ce bel éveil de jeunesse, de l'est à l'ouest de notre Afrique du Nord, si ardente, si préservée, et sur qui nous fondons tant d'espairs.